

VIVRE

J'aime autant vivre sans écrire.

Dans la prosaïque pénombre qui baigne alors les jours, j'apprends à vivre sans raison.

Tout peut prendre consistance. Les multiples bricolages de l'existence, comme un peuple occulte, s'éveillent, s'étirent, s'animent et s'affairent et moi je suis avec et cela suffit pour vivre. Ce peuple investit mes heures et mon corps, tissant une chair hétéroclite et me laissant libre. Je regarde l'heure parfois, m'étonne de la texture imprévisible du temps, et je me prête à tout.

Puis, un jour, une musique vient dans mon air, indistincte et insistante. Elle chante et elle m'attend. Elle m'attend et elle chante.

Elle attend que je vienne.

C'est le monde qui m'arrive, engouffré contre ma porte. Dans le travail de scribe qui commence alors, incertaine, souffle suspendu, traçant des lignes, il arrive que j'efface au lieu de faire place et la mélodie est perdue. Mais, parfois, je tends les branches de mes mots comme des bras et la musique s'y pose, s'ébroue.

Je m'y livre et elle se livre. J'entends et le monde s'ouvre.

Je peux décider de faire la sourde oreille, recouvrir l'appel d'autres bruits, mais alors tout devient lourd et hanté. Ecrire est comme planté là au milieu et je m'y blesse à chaque heure du jour. Tout sauf écrire tombe en poussière et me tombe des mains. Me taire, faire, clore les paupières, tout s'inquiète d'écrire. Il y a comme une forme d'urgence illisible et sensible dans l'air et j'ai peur de ne pas l'honorer, et que, peut-être, dans la vague de ce manquement, s'éloigne irrémédiablement le radeau qui pourrait remettre son message au destinataire.

Je ne sais pas qui est le destinataire, ni ce que c'est que ce message. Je ne sais pas ce que je fais. Sauf entendre, prêter ma peau : écrire.

Avec toujours, un peu, la peur de ne pas en revenir.

Et que ce soit la dernière fois.